

Poème 362 : Peyo

Dans les couloirs de l'hôpital,
Bien trop inhumains et fonctionnels
Où les personnels conquis t'accueillent,
Émus par ta nonchalance proverbiale
Et ta prestance altière et solennelle,
Tu lis du respect dans leur œil...

Tous savent, en effet,
Engoncés dans leur blouse
Légère, impersonnelle et blanche,
Que, loin des protocoles et faits,
Tu ôtes étrangement le blues
Aux êtres qui flanchent...

Oui ! À tes pas réguliers,
Lents et rassurants,
Tes fers sur le sol
Résonnent en alliés
À l'oreille des mourants.
D'emblée, tous, tu les consoles.

Pareille à quelque cloche,
Messagère bienvenue,
Qui célèbre un moment
D'allégresse, ton approche
Sonore annonce enfin la venue
De magiques profonds apaisements.

* * * * *

Sans qu'Hassen, à tes côtés, t'y invite,
Traversé par l'étrange prescience
D'un patient, là, au plus mal,
— Quelle manière explicite ! —
Tu t'arrêtes, en confiance,
À sa porte, l'air normal.

Laquelle, à peine et vite ouverte,
Voilà que tu avances vers le lit,
Où gît, livide et las, effacé,
Le corps presque inerte,
En fin de vie, affaibli,
Un malade stressé...

* * * * *

Plus qu'un traitement,
Plus que maint soignant,
Plus qu'une tendre parole,
Qu'apportent curieusement
Tes longs silences poignants
Qui, à ta robe, te collent ?

Sans artifice sans fièvre,
Sans vouloir faire de show,
Tes deux naseaux dilatés,
Tu approches tes lèvres,
Expîres un air chaud,
Effleures avec doigté

La main que l'homme tend,
Ému par ton étrange compassion
Surprenante, salutaire et muette.
Elle suscite au fil des instants,
Dans sa chair, des émotions
Intenses, jamais surfaites.

Ton bout de nez sur sa peau,
Ta langue épaisse sur ses doigts,
Ton regard serein sur sa personne,
Voilà qui le réconforte bien à propos !
Voilà qui le rassérène à chaque fois !
Voilà qui, mine de rien, l'étonne !

Car, nul ne sait expliquer comment
Mais tu prépares l'âme au Voyage.
Tu aides le moribond à être prêt,
À goûter cet échange vivement,
À ne plus craindre le Passage,
Ni les mystères de l'Après...

Puis, tâche accomplie, quiétude apportée,
Une durable paix du cœur et de l'esprit
Octroyée, sans demander ton reste,
En simple confident bien escorté,
Tu pars, sûr de ce qu'il a appris,
Offrir ailleurs ton don céleste.

* * * * *

Et, l'heure de mourir venue,
Il conservera d'ici-bas cette image
De toi : un noble héraut en sabots et fers.
Seul à rendre plus aisé le départ vers l'Inconnu !
Seul à faire accepter cet Au-Delà où se côtoient tous les âges !
Seul à posséder tant de hauteur et d'amour, si rares sur notre terre !

Poème écrit par [Philippe Parrot](http://philippe-parrot.com) © (blog : philippe-parrot-auteur.com)

Entre le 20 et le 22 décembre 2018

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.